

Dany-Robert Dufour

BAISE TON PROCHAIN

UNE HISTOIRE SOUTERRAINE  
DU CAPITALISME

*ACTES SUD*



*Il est bien connu que l'or, dont le Diable fait cadeau à ses adorateurs, se change en excréments après son départ.*

SIGMUND FREUD

*Nérose, psychose et perversion, 1908.*



## INTRODUCTION

Goethe, méditant au soir de sa vie sur l'Histoire, considérait que ce “mystérieux atelier de Dieu” présentait des alternances entre de longues périodes de calme relatif et des moments de secousses telluriques brutales, des éruptions soudaines, provoquant de subites bifurcations<sup>1</sup>.

Cette pensée de Goethe s'applique parfaitement à ce que je voudrais présenter ici : une éruption culturelle – comme on dit “révolution culturelle” – de forte magnitude. Elle date de trois siècles et elle a donné forme à notre monde actuel.

Je veux tout simplement dire qu'on ne comprendrait rien à notre présent si l'on ne se reportait pas à ce qui s'est alors passé.

Cette intuition de Goethe a été reprise par Stefan Zweig dans *Les Très Riches Heures de l'humanité* (1927), où il passe en revue douze moments à ses yeux essentiels de l'Histoire de l'humanité. Il s'arrête ainsi à cet instant du 29 mai 1453 qui décida de la perte décisive de Byzance par le monde chrétien ou à cette minute du 18 juin 1815 où Napoléon perdit la bataille de Waterloo.

---

1. Johann W. von Goethe, *Conversations avec Eckermann*, Gallimard, Paris, 1941. Cf. Lettre du 2 août 1830.

Ce sont là, écrivait Zweig dans sa préface, des moments “d’une grande concentration dramatique, porteurs de destin, où une décision capitale se condense en un seul jour, une seule heure et souvent une seule minute”.

Or, Zweig ne relate pas seulement des événements cruciaux dans les domaines politique, militaire ou scientifique, mais aussi des surgissements dans la culture. Par exemple, les circonstances dans lesquelles Haendel, près d’agoniser, connaît une véritable résurrection pour composer dans la fièvre, en quelques jours à partir d’un certain 21 août 1741, son chef-d’œuvre lyrique, l’oratorio *Le Messie*.

C’est donc un événement de cette ampleur que je voudrais ajouter à ceux que Zweig rapporte. À ceci près que, dans le texte que je m’apprête à présenter, le rôle du Messie venu sauver les hommes est tenu par... le Diable. Une innovation hérétique qui suffit à faire de ce texte un véritable brûlot philosophique puisqu’il ouvre d’emblée une question abyssale : se pourrait-il qu’à un moment précis de l’Histoire, Dieu, du temps où Il existait encore, ait envoyé le Diable en guise de nouveau Messie ?

S’Il l’a fait, ce fut une belle bourde, une *bourde divine*. Dont il est permis de penser qu’Il en est mort.

\*

## Diable...

La prise du pouvoir par l’esprit du Malin dans les affaires humaines est en effet littéralement thématifiée dans un court texte datant de 1714. Un écrit aujourd’hui à peu près complètement oublié, sauf bien sûr de quelques érudits qui, telles des sentinelles, veillent aux marges de notre

monde. Un essai d'une puissance visionnaire extraordinaire, au point qu'il s'avère essentiel pour comprendre notre présent. Ce court libelle (24 000 caractères, soit une douzaine de pages) s'intitule *Enquiry into the Origin of Moral Virtue*<sup>1</sup> – en français, *Recherches sur l'origine de la vertu morale*. Il a été écrit à Londres, à l'aube de la première révolution industrielle, par Bernard de Mandeville, philosophe et médecin des maladies nerveuses, en même temps qu'inspirateur de la pensée économique libérale moderne (notamment d'Adam Smith et des utilitaristes).

Mandeville, héritier d'une famille de médecins d'origine française, est né à Rotterdam en 1670. Il a suivi ses études à Leyde et obtenu son doctorat en philosophie en 1689 et son diplôme de médecine en 1691. Puis il est parti s'installer à Londres où il s'est fait connaître comme "médecin de l'âme" ("psy", dirait-on aujourd'hui).

Ces *Recherches sur l'origine de la vertu morale* ont été publiées la première fois en complément de l'édition de 1714 de l'œuvre la plus connue de Mandeville, *La Fable des abeilles*, dont il vaut de rappeler brièvement la genèse.

En 1704, Mandeville avait traduit en anglais et publié une trentaine de fables de La Fontaine. Le genre lui a alors assez plu pour qu'il écrive aussitôt, en 1705, une fable de son cru intitulée *La Ruche mécontente ou les Fripons devenus honnêtes*. Mandeville fera distribuer son poème anonymement et sous le manteau. Le texte décrit une ruche florissante où prospèrent non seulement tous les métiers,

---

1. Le texte original se trouve dans l'édition de référence des œuvres de Mandeville : *The Fable of the Bees or Private Vices, Publick Benefits*, 2 vol. With a Commentary Critical, Historical, and Explanatory by F. B. Kaye, Clarendon Press, Oxford, 1924 [on line by Liberty Fund, Indianapolis, 1988]. Cf. vol. 1, p. 77-84.

mais aussi et surtout tous les vices. Cependant, les habitants de la ruche, qui se sentent coupables, décident d’opter pour l’honnêteté. Résultat : plus les vices disparaissent, et plus les abeilles se réjouissent, mais plus les métiers disparaissent, et plus la ruche dépérit. Comme dans toute bonne fable, celle de Mandeville contient une maxime – en l’occurrence très paradoxale : “Les vices privés font la vertu publique” et une moralité : “Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits.”

Mandeville développera pendant vingt-quatre ans, sur des dizaines de textes et des centaines de pages, toutes les implications de ce poème initial de 433 octosyllabes.

En 1714, paraît la première édition de *La Fable des abeilles*. Elle comprend le poème de 1705, vingt *Remarques* sur la fable, plus les *Recherches sur l’origine de la vertu morale*.

J’ai déjà longuement commenté la fable, notamment lorsque j’ai édité cinq textes de Mandeville, en 2017, précédés d’une longue présentation consacrée à sa biographie, sa pensée et sa réception<sup>1</sup>. C’est à l’occasion des recherches approfondies alors entreprises que j’ai découvert les *Recherches sur les origines de la vertu morale*, au contenu littéralement explosif. C’est par choix que je n’ai pas alors édité et commenté cet écrit : je voulais réserver

---

1. Dany-Robert Dufour, *Mandeville. La Fable des abeilles*, avec une introduction de cent pages et cinq textes de Mandeville dans la traduction de 1740 largement revue et corrigée : 1) *Préface*, 2) *La Ruche murmurante ou les Fripons devenus honnêtes*, 3) *Remarques sur La Fable des abeilles*, 4) *Essai sur la charité et les Écoles de charité*, 5) *Vénus la populaire ou Apologie des maisons de joie*, Agora Pocket, Paris, 2017.



à ce petit essai la place spéciale qu'il mérite et que je lui accorde maintenant dans le présent livre.

Avant d'être proscrit et de sombrer dans l'oubli, ce petit texte n'avait pas échappé à Voltaire qui y avait fait de larges emprunts dans les chapitres VIII et IX de son *Traité de métaphysique* de 1734, sans toutefois mentionner le nom de Mandeville et en en affadissant beaucoup les thèses originales. Or, celles-ci étaient tellement sulfureuses qu'elles finirent, dès la seconde édition de 1723, au bûcher – il faut dire que Mandeville avait encore aggravé son cas avec un texte recommandant la fermeture des "Écoles de charité". Ses écrits furent considérés comme pernicious et diaboliques, et condamnés par le "Grand Jury du Middlesex" en 1723, puis, après leur traduction en français en 1740, mis à l'index et brûlés à Paris par le bourreau en 1745. Pour couronner le tout, son nom, Mandeville, fut transformé en *Man Devil*, l'homme du Diable. Ce fut le plus grand scandale philosophique de l'Europe des Lumières.

Il en résulta un refoulement hors de la pensée légitime des œuvres de Mandeville. Un refoulement radical procédant d'une volatilisation physique atteinte dès Fahrenheit 451 quand le papier s'enflamme et que l'autodafé fait disparaître toute trace du texte qu'il portait.

\*

Pour donner une idée des oubliettes où se trouve aujourd'hui relégué ce petit texte, nous pouvons faire usage d'un outil internet, bien connu des chercheurs travaillant sur les textes et documents. Une des fonctions de Google Books permet en effet de savoir combien de livres anciens ou modernes contiennent au moins une fois, en titre ou

dans le texte, une occurrence précise. La requête (traitée en 0,84 seconde) révèle donc que 753 livres contiennent l'occurrence *Recherches sur l'origine de la vertu morale*, associée au nom de "Mandeville".

C'est très peu. Il suffit de prendre un autre écrit du XVIII<sup>e</sup> appartenant au même champ de pensée, par exemple *Du contrat social* de Rousseau, et de comparer les scores. Le résultat est sans appel : cette dernière occurrence, associée au nom de son auteur, se trouve dans 146 000 ouvrages. En somme, pour deux cents ouvrages mentionnant le texte de Rousseau, il n'en existe qu'un évoquant celui de Mandeville<sup>1</sup> ! Un tel écart pourrait se schématiser ainsi : le texte de Mandeville a occupé les esprits savants "deux cent fois moins" que celui de Rousseau !

Texte enfoui, donc.

Et cependant, j'affirme qu'il contient une idée *axiale* : il est porteur d'une décision capitale à la suite de laquelle le monde tout entier a changé d'aspect. En un mot, il appartient à ces moments rares et déterminants de l'histoire humaine :

Lorsqu'une telle heure "historique" se produit, écrivait encore Zweig, elle est décisive pour des décennies et pour des siècles. De même que l'électricité de toute l'atmosphère s'assemble à la pointe d'un paratonnerre, une masse considérable d'événements se trouve concentrée alors en un minimum. Ce qui d'ordinaire se déroule lentement, de manière successive ou parallèle, se comprime en un seul instant qui détermine et décide tout : un seul

---

1. On obtient un rapport du même ordre avec les ouvrages de langue anglaise. L'occurrence *Enquiry into the Origin of Moral Virtue*, associée à "Mandeville", apparaît 1 640 fois et *On the Social Contract*, associée à "Rousseau", 281 000 fois – ce qui donne un rapport de 1 à 170.

oui, un seul non, un geste avancé ou retardé rend cette heure irrévocable pour cent générations et détermine la vie d'un individu, d'un peuple ou même la destinée de l'humanité entière.

\*

Je gage que le lecteur avisé se posera ici une question de bon sens : si cet écrit est si important, pourquoi est-il si oublié ? N'oublie-t-on pas plutôt les textes mineurs, alors que les textes majeurs finissent toujours par émerger ? D'ailleurs, même lorsqu'on force le destin pour tenter d'inscrire dans les annales du monde un écrit indigent, des ratures qui ne feront jamais littérature, l'histoire finit toujours par rendre son jugement. Ainsi, ce n'est pas de l'insipide roman *Les Loups* d'un dénommé Guy Maze-line, lauréat du prix Goncourt 1932, que l'on se souvient aujourd'hui, mais du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, pourtant passé à la trappe par les dix jurés du Goncourt le 7 décembre de cette année-là.

Ces objections sont parfaitement recevables. Elles appellent plusieurs précisions.

\*

Il convient d'abord d'interroger le terme "oublié" pour savoir s'il rend compte du statut actuel des écrits de Mandeville en général et de cet opuscule en particulier. Il me semble que "occulté", voire "refoulé", seraient beaucoup plus exacts. Il y a de bonnes raisons à cela : la pensée de Mandeville a été *refoulée* une première fois, je l'ai dit, parce que ses livres, ayant été brûlés dans toute l'Europe, ont disparu. Et ce texte en particulier a été

refoulé une deuxième fois parce qu'il énonce ce qui a été considéré comme une horreur morale, une vérité sur l'homme *que l'homme ne veut pas entendre*. Au cœur de cet écrit de Mandeville, on trouve en effet cette idée : le désir central de l'homme est d'être reconnu comme bon et vertueux – qu'il le soit effectivement *ou non*. Cet écrit dit en somme que la vertu n'existe pas. Pire : elle n'est qu'un désir de s'afficher vertueux dont on jouit d'autant plus qu'il nous élève par rapport aux autres. En d'autres termes, ce texte dit que ce à quoi nous tenons le plus, notre image altruiste, est inauthentique. Foutaise. C'est du toc.

Imaginez maintenant la conséquence d'une telle proposition sur ledit "vertueux" : plutôt que d'interroger son idéal, il niera la démonstration de Mandeville qui le défait, lui et son idéal. Ce texte sera alors voué à être refoulé, non entendu.

Deux refoulements, l'un dû aux autodafés, l'autre à l'opprobre moral subi, c'est déjà pesant, mais nous verrons bientôt que sa pensée aura à en supporter un troisième, par masquage de ses thèses sulfureuses, et un quatrième, d'ordre théorique.

\*

La pensée de Mandeville serait donc à considérer comme inentendable par le commun des mortels. De deux choses l'une alors : soit il faut la considérer comme nulle et non avenue, soit il faut la classer dans la catégorie des œuvres *ésotériques*. C'est cette voie que j'ai privilégiée : ce petit texte est pensable comme un *Man Devil Code* ésotérique. "Ésotérique" non pas au sens du bazar occulte, abstrus qui permet au premier gourou malin de prendre barre sur

l'esprit fragile. Mais "ésotérique" au sens premier du terme, qui désigne par exemple cet enseignement de Pythagore où les nombres et leurs lois permettent de parvenir à des vérités inaccessibles autrement. C'est justement ce que propose le texte de Mandeville : il promet l'accès à une vérité encore jamais dite, in-ouïe auparavant. Sauf que, pour y accéder, il faut passer par-delà ce que nous ne sommes pas prêts à entendre. Cet enseignement est donc réservé à un petit nombre d'hommes affranchis des préjugés moraux du commun et appelés en conséquence à tisser ensemble un puissant réseau ésotérique.

\*

### *Master Mind...*

La création de la Société du Mont-Pèlerin en 1947, par Friedrich Hayek (1899-1992), résulte justement d'une telle transmission ésotérique. Hayek, ce penseur d'origine viennoise, très érudit (économiste, philosophe, psychologue, historien, politologue), visait précisément à reconstruire le libéralisme à partir de fragments perdus de vue ou mal entendus depuis deux siècles et il y est tellement bien parvenu qu'il est ensuite devenu chef de file de l'école dite "néolibérale" de Chicago, revendiquant le libre marché et le monétarisme et s'opposant au keynésianisme et à toute régulation<sup>1</sup>. Ces fragments décisifs, Hayek les a notamment trouvés dans les propositions venues de Mandeville qu'il a tout simplement présenté

---

1. Sur Hayek, cf. Gilles Dostaler, "Hayek et sa reconstruction du libéralisme", *Cahiers de recherche sociologique*, n° 32, 1999 (<https://doi.org/10.7202/1002401ar>).

comme un *Master Mind*, un grand esprit, un maître à penser<sup>1</sup>. Pour Hayek, Mandeville conduit en effet directement à Adam Smith (et au concept de “main invisible” harmonisant les intérêts privés) et à David Hume (et au rôle moteur, non de la raison, mais des passions). S’appuyant sur un tel Esprit, cette petite société d’affranchis s’est mise à fonctionner sous le mode du “prophétisme religieux”. Une sorte de “secte” en somme qui cherchait à promouvoir une “utopie”, selon le mot de Hayek, et qui a si bien réussi qu’elle a inventé la religion qui s’est mondialement imposée, celle du *divin Marché*, “ordre spontané” si parfait qu’il doit absolument être tenu à l’abri de toute tentative humaine de régulation<sup>2</sup>. Hayek tient en effet de Mandeville que les hommes peuvent bien décider ce qu’ils veulent, par exemple la probité, cela ne pèse rien par rapport à leur nature qui les pousse à accomplir, en dépit d’eux-mêmes, des formes de socialité complexe et très évoluée qui les dépassent de toute part et qui ne peuvent s’édifier qu’en laissant libre cours à leurs passions (ce qui découle de la formule phare de Mandeville : “Les vices privés font la vertu publique”).

Fondée sur cet axiome mandevillien par Hayek, entouré de trente-cinq membres lors de sa création (dont huit

---

1. Hayek fait grand cas de Mandeville dès le milieu des années 1940 dans *Individualism and Economic Order* (University of Chicago Press, Chicago, Illinois, 1948) et il ne cessera de revenir à Mandeville comme en témoin sa conférence prononcée, vingt ans plus tard, à la British Academy (cf. Hayek, “Lecture on a Master Mind” [1966], reprise dans *New Studies in Philosophy, Politics, Economics and the History of Ideas*, Routledge & Kegan Paul, Londres, Melbourne et Henley, 1982).

2. François Denord, “Le prophète, le pèlerin et le missionnaire. La circulation internationale du néo-libéralisme et ses acteurs”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, 2002 (<https://doi.org/10.3917/arss.145.0009>).

reçurent ensuite le prix dit Nobel d'économie dont Friedrich Hayek lui-même, Milton Friedman, James M. Buchanan et Gary Becker), cette petite société d'affranchis, financièrement soutenue dès l'origine par de grandes entreprises, a donné naissance à de nombreux *think tanks* (environ deux cents dans les années 1970). Ces derniers, contre le keynésianisme ambiant de l'après-guerre, ont souterrainement diffusé l'idée néolibérale avant que celle-ci ne s'empare officiellement du monde pour le reconfigurer entièrement à partir des années 1980<sup>1</sup>. On ne sait pas assez que deux *think tanks* issus de cette société ont joué un rôle décisif dans les arrivées au pouvoir de Margaret Thatcher en Grande-Bretagne (1979) et de Ronald Reagan aux États-Unis (1980) : respectivement l'Institute of Economic Affairs (créé en 1955) et l'Heritage Foundation (créé en 1973).

\*

Il convient donc d'ajouter aux événements exotériques (qui peuvent être aisément divulgués), consignés par Zweig, des événements ésotériques qui sont sûrement plus décisifs encore puisqu'ils se diffusent par des voies souterraines, profondes et de longue durée, demeurant longtemps inaperçus, jusqu'à ce qu'ils provoquent des séismes.

---

1. Outre Hayek, la Société du Mont-Pèlerin comptait parmi ses trente-cinq membres fondateurs Karl Popper (philosophe des sciences), Ludwig von Mises et Milton Friedman (économistes). Leurs caractéristiques communes : un anti-marxisme, un anti-keynésianisme et, accessoirement, un anti-freudisme affirmés (sur cette société, cf. Ronald M. Hartwell, *A History of the Mont Pelerin Society*, Liberty Fund, Indianapolis, 1995).

Ainsi en va-t-il de la puissance des spectres dans les affaires humaines ! Une proposition comme celle de Mandeville, trop disruptive (trop diabolique) pour être promptement reçue, peut longtemps hanter les esprits et revenir soudain pour tout emporter.

\*

Ce petit texte enfoui de Mandeville, que je souhaite en quelque sorte subtiliser aux hayékiens afin de l'examiner à nouveaux frais, conjecture donc qu'il existe *une passion de ne pas savoir* chez l'homme. Procédant d'une instance qui dirait : "Cela, je n'en veux rien savoir." Ce qui peut se dire autrement : cet écrit pose qu'il y a de l'insu chez l'homme. Un "insu" dont on peut soupçonner la portée lorsqu'on traduit littéralement ce terme en allemand : *Unbewusst* – ce qui, retraduit en français, donne *inconscient*. N'oublions pas que Mandeville est "psy" – un "psy" à qui l'on doit justement, comme je vais essayer de le montrer, la première formulation, deux siècles avant Freud, de l'inconscient.

Je m'attacherai à montrer que cet inconscient mandevillien, bien qu'antérieur à celui de Freud, ouvre un horizon insoupçonné, parfois plus puissant que celui de Freud, non pas tant au plan de la clinique individuelle qu'au plan politique. En effet, non seulement il pose l'hypothèse d'une division subjective (ce que l'homme veut bien savoir, ce qu'il ne veut pas savoir), mais aussi et surtout *il met cette division subjective en relation avec la division en classes de la société*.

Je gage qu'il y a dans cette conjoncture de quoi réveiller les freudo-marxistes de leur long sommeil (pour ne pas dire *coma*) traumatique. Beaucoup de penseurs – de Wilhelm Reich à Louis Althusser, en passant par les penseurs



de l'école de Francfort comme Erich Fromm, Herbert Marcuse, Theodor Adorno et Max Horkheimer – ont en effet tenté d'articuler l'analyse freudienne des processus psychiques et l'analyse marxiste des processus sociaux.

Ils croyaient cette synthèse entre *division subjective* et *division en classes* à portée de main. Toujours annoncée et toujours différée au cours du xx<sup>e</sup> siècle, elle n'est jamais venue et la critique radicale du monde capitaliste s'est depuis lors engourdie sur ce douloureux échec.

Or – ironie de l'histoire –, cette synthèse avait été faite dès les origines du capitalisme par Mandeville. Les hayékiens, pour avoir compris dès les années 1940 que les passions (et non la raison) créaient un ordre supérieur, ont su en tirer tous les profits – au prix de réduire la formule clef de Mandeville (vices privés = vertu publique) à une simple *martingale* gagnante<sup>1</sup>.

Il est donc temps d'acter l'échec du freudo-marxisme afin d'ouvrir un nouveau champ critique intégrant enfin l'apport de Mandeville et dépassant de beaucoup la visée utilitaire des hayékiens. Redonner à Mandeville toute sa place dans le jeu critique serait d'autant plus logique que ce dernier a 1) ensemencé l'esprit de Marx de quelques idées fortes (pour ce dernier, "Mandeville a démontré que les vices sont indispensables et utiles dans la société actuelle", cf. le vi<sup>e</sup> chapitre de *La Sainte Famille*, et que l'"accumulation du Capital impliquait l'accroissement

---

1. Je rappelle qu'aux jeux de hasard (comme la roulette), la martingale se présente comme une technique secrète permettant de déjouer le hasard et de gagner à coup sûr. À noter que l'"école de Chicago" a raflé près de la moitié des "prix Nobel" d'économie au cours des trente dernières années en mettant au point des formules (ou des martingales) qui permettent de "bien spéculer en Bourse", de "faire baisser le coût du travail", etc.